



HAL
open science

**Friedrich Schiller, la leçon inaugurale de 1789 :
Qu'appelle-t-on et à quelle fin étudie-t-on l'histoire
universelle?**

Ayse Yuva

► **To cite this version:**

Ayse Yuva. Friedrich Schiller, la leçon inaugurale de 1789 : Qu'appelle-t-on et à quelle fin étudie-t-on l'histoire universelle?. Philosophie, 2007, 96, pp.3-24. halshs-00787449

HAL Id: halshs-00787449

<https://shs.hal.science/halshs-00787449>

Submitted on 13 Feb 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ayşe Yuva

Friedrich Schiller, la leçon inaugurale de 1789 : *Qu'appelle-t-on et à quelle fin étudie-t-on l'histoire universelle?*

Si le nom de Friedrich Schiller est resté comme celui d'un des grands poètes et dramaturges allemands, si son œuvre dans le domaine de l'esthétique a également été lue avec intérêt, le travail d'historien auquel il se consacra entre 1787 et 1792 est aujourd'hui plus méconnu¹. Pourtant, ces écrits furent loin d'être jugés mineurs par les contemporains: Madame de Staël n'écrivait-elle pas encore dans *De l'Allemagne* en 1810 que "Schiller est à la tête des historiens philosophiques"²? Quand il publia, en 1787, *L'Histoire du soulèvement des Provinces-Unies*, Schiller n'avait encore livré que peu de pièces dramatiques et hésitait sur la nature de sa vocation; le succès de l'ouvrage le persuada bientôt de se consacrer plus sérieusement à l'écriture de l'histoire et de tenter par là d'acquérir une position sociale plus stable. Ces espoirs semblèrent se confirmer lorsque, à la fin de l'année 1788, il obtint une chaire de professeur *extraordinarius* de philosophie à l'université de Iéna - ce qui signifie qu'il n'en était pas à proprement parler le titulaire -, chargé plus précisément d'un cours sur l'histoire universelle. Les 26 et 27 mai 1789, il tint devant des auditeurs nombreux et enthousiastes ses deux premiers cours, qui furent regroupés en une unique leçon inaugurale lors de la publication, d'abord dans la revue *Der Teutsche Merkur* en novembre 1789, puis, après deux éditions de la même version dans la librairie académique de Iéna, avec quelques corrections mineures, à Leipzig, en 1792. Cette dernière version, dont nous donnons ici la traduction, est celle de la *Nationalausgabe*, édition de référence des œuvres de Schiller³. Hormis ce texte, il reste peu de traces de l'activité professorale de Schiller, qu'il devait d'ailleurs interrompre en 1791 en raison d'une santé défaillante, puisque trois autres leçons seulement furent conservées et publiées, entre 1790 et 1792: *La mission de Moïse, De la première société humaine d'après le témoignage mosaïque* et *La Législation de Lycurgue et Solon*. Entre-temps, il avait publié, en 1790, le premier volume de *L'Histoire de la guerre de Trente Ans* - complété en 1792 par un deuxième volume- et qui fut lui aussi un grand succès d'édition. Mais, après 1792, la discipline historique s'effaça derrière la poésie, que Schiller

¹L'ouvrage de Thomas Prüfer, *Die Bildung der Geschichte. Friedrich Schiller und die Anfänge der modernen Geschichtswissenschaft*, Köln/Weimar/Wien, Böhlau, 2002, constitue une synthèse précieuse sur l'œuvre d'historien de Schiller. On pourra également consulter le recueil d'articles *Schiller als Historiker* (dir. Otto Dann), Stuttgart/Weimar, Metzler, 1995.

²De Staël, Germaine: *De l'Allemagne*, Paris, Garnier-Flammarion, 1968, t.2, p.58.

³*Schillers Werke. Nationalausgabe*, vol. 17 *Historische Schriften. Erster Teil*, Weimar, Hermann Böhlau

n'avait à vrai dire jamais vraiment cessé de composer, et, sous l'influence de la lecture de la *Critique de la faculté de juger* en 1791, la philosophie de l'art. Mais l'œuvre dramatique, où l'histoire apparaît à l'arrière-plan, sous une tout autre forme que dans les écrits proprement historiographiques, constituera bien entendu l'essentiel de son travail jusqu'à sa mort en 1805. Au sein de ces travaux historiques, la leçon inaugurale se signale comme un écrit à la fois programmatique – à l'époque, Schiller pense que le travail d'historien sera désormais son activité principale – et révélateur de l'ensemble de sa conception de "l'histoire universelle". Celle-ci est rendue par deux termes utilisés ici pratiquement comme des synonymes: *Universalgeschichte* ou, plus souvent, *Weltgeschichte*, littéralement "histoire du monde" - que nous avons traduit ainsi là où une symétrie avec le « monde » apparaissait de façon rhétorique. Cette discipline, chargée de présenter de manière ordonnée les principaux événements du monde n'est, à l'époque, pas une nouveauté en Europe, et constitue même une véritable mode⁴. Mais si son nom est ancien, son contenu a subi une inflexion au cours du XVIIIème siècle. A l'inverse de l'ancienne *historia universalis*, l'histoire universelle n'est plus comprise comme une histoire "catholique" du salut: l'homme, en son devenir historique, y tient une place désormais centrale; la nature s'en trouve exclue. Mais le problème de la téléologie et de la Providence ne s'en pose pas moins. A Göttingen, dans le dernier tiers du XVIIIème siècle, se développe une école d'historiens qui, tout en rejetant le recours à la téléologie et en revendiquant une étude sérieuse des sources, veut également éviter la compilation "d'histoires spéciales" et parvenir à un certain ordre systématique dans les écrits d'histoire universelle: ses principaux représentants en sont Johann Christian Gatterer et August Ludwig Schlözer⁵. On sait que Schiller avait lu le texte de Schlözer, *Vorstellung seiner Universalhistorie (Présentation de son histoire universelle)*, publié en 1772. De nombreux passages de la leçon inaugurale semblent être des citations de cet ouvrage, dans la reprise, il est vrai, de certains lieux communs⁶.

Nachfolger, 1970, p.359-376.

⁴On pourra consulter sur ce point l'ouvrage de Bertrand Binoche, *Les trois sources des philosophies de l'histoire*, Paris, PUF, 1994 ainsi que l'article « histoire universelle » du *Vocabulaire européen des philosophies*, Paris, Seuil/Dictionnaires Robert, 2004

⁵On consultera, pour avoir une présentation de ces auteurs et d'autres historiens allemands de la fin du XVIIIe siècle, l'anthologie de Blanke/Fleischer (ed.): *Theoretiker der deutschen Aufklärungshistorie*, Stuttgart, Frommann-Holzboog, 1990.

⁶Ainsi Schiller reprend-il le lieu commun des Allemands barbares dans le passé, que l'on retrouve chez Schlözer, *Vorstellung seiner Universalhistorie* in Blanke/ Fleischer, p.668 (nous traduisons): « Plus personne ne reconnaît l'Allemagne à la description de TACITE. » Mais la proximité dans la forme cache souvent une disparité sur le fond; ainsi en est-il de l'extrait (p.674-675) où Schlözer décrit, mais sans l'appel à l'action que l'on trouve chez Schiller, les effets de l'étude de l'histoire: L'histoire universelle « écarte l'esprit de l'admiration aveugle de certaines parties isolées de la terre, de certains peuples isolés de celle-ci et de certaines classes isolées d'événements. Ce ne sont plus seulement les Grecs et les Romains que l'on regardera avec étonnement dans le monde ancien. (...) On se réveillera du sommeil dans lequel l'éducation nous berce,

Les lieux communs caractéristiques des écrits historiques et anthropologiques de l'époque abondent d'ailleurs dans la partie centrale de la leçon, où Schiller, après avoir décrit, en s'inspirant de la mode des récits de voyage, ce qu'il suppose être l'état primitif - bien que non originaire - de l'humanité, c'est-à-dire les sociétés extra-européennes, et l'état présent de l'Europe, expose le passage, par l'histoire, de l'un à l'autre. Schiller, tout en affirmant clairement l'unité du genre humain, situe des peuples contemporains à des moments différents de l'histoire de l'humanité, ramenant la diversité culturelle géographique à une différenciation historique: on trouve là une forme de « non-contemporanéité du contemporain » courante à l'époque⁷. Par ce procédé, il s'agit de mettre à jour la marche de l'homme en tant que tel, le processus continu de transmission par lequel celui-ci, s'enrichissant de ce que les générations précédentes ont pu acquérir, se forme en se cultivant – Schiller emploie le terme de *Bildung* et en s'ennoblissant: l'Europe est, selon le lieu commun, à la pointe de ce développement et son état présent, loin de pouvoir être réduit à de l'actuel, doit être considéré comme le moment d'un processus où, à partir du passé, se produit du nouveau. Par là se trouve rejeté, malgré ce que pourraient faire croire quelques formules rhétoriques du début de la leçon, l'ancien *topos* de *l'istoria magistra vitae*: l'histoire n'est pas une répétition du même, qui rendrait automatiquement possible l'application d'expériences passées au présent. Le processus historique est ainsi ouvert : il signifie, plus que la progression vers une fin déterminée telle que la civilisation ou la moralisation de l'homme, une autodétermination croissante de celui-ci, une action où collaborent la raison et l'instinct et dont l'efficace sera précisément accrue par la conscience de l'histoire que fournit la discipline historique. Cependant, on voit aussi, selon le schéma classique d'une théodicée de l'histoire, des maux servir de moyens à l'accomplissement d'un bien, et la volonté des acteurs individuels dépassée par une sorte de nécessité dont rend également compte la métaphore organique du « germe » qui se développe. Ainsi, parallèlement à une exaltation de l'action humaine⁸, le texte fait sa part à une forme de

quand nous considérons avec indifférence, simplement parce que nous les avons vus depuis l'enfance et jouissons quotidiennement de leurs effets, un morceau de pain, une feuille de papier imprimée, une montre (...) et cent autres choses dont la perfection actuelle réclama un progrès ininterrompu de l'esprit humain, de découverte en découverte, pendant plusieurs millénaires, et dont la somme contient la raison de la culture [*Cultur*] actuelle du genre humain. »

⁷ cf Alexandre Escudier, « la temporalité historique comme objet de réflexion dans l'épistémologie moderne de l'histoire » in *Divinatio*, vol 18, aut-hiv 2003, p.52

⁸ La description que Schiller fait des changements que les Européens ont infligé au climat doit beaucoup à Schlözer, qui, dans le texte cité (p.668), présente le pouvoir démiurgique de l'homme sur la nature: « Il sépare, par des canaux, des continents et des provinces les uns des autres, fait confluer des fleuves, et les conduit dans un désert qu'il transforme ainsi en riantes campagnes. Il pille les produits de trois continents, et les transporte dans un quatrième. Même le climat, l'air et la température obéissent à son pouvoir, dans la mesure où il déracine les forêts, et assèche les marécages; ainsi au-dessus de lui le ciel devient-il serein, l'humidité et la brume disparaissent, les hivers deviennent plus doux et plus courts. (...) Désormais les aurochs et les rennes fuient des rives du Rhin et vont plus au nord, et d'autres animaux, habitants originaires des

volonté supérieure et providentielle, de nécessité orientant le processus dans le sens d'un progrès.

Quel est alors le statut de cette téléologie qui apparaît en filigrane de la description du processus historique? La leçon de Schiller est intéressante en ce que l'aperçu de l'histoire universelle y est complété par une réflexion sur le travail de l'historien; elle est très proche sur ce point de *L'Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique* de Kant, que Schiller avait lue. Il reprend à son compte l'affirmation que le progrès ne saurait être posé dogmatiquement ou prouvé scientifiquement: ce que les sources nous transmettent des événements ne suffit pas à établir le progrès dans le cours de l'histoire. Mais il ne l'interdit pas non plus: ainsi reste ouverte à l'historien une voie pour exposer l'histoire d'après un point de vue où elle apparaît en progrès ; on est proche ici du jugement réfléchissant kantien. Seule une histoire universelle ainsi ordonnée en un tout harmonieux peut prétendre à la véritable systématisme: s'élever de l'agrégat au système, selon une perspective d'inspiration leibnizienne et que l'on retrouve chez Schlözer, ne signifie plus seulement, comme chez ce dernier, la construction d'un discours ordonné sur l'histoire; cela suppose une harmonie que l'on projette, ce que Schlözer ne faisait pas, dans le cours des choses lui-même⁹. Ainsi le travail empirique sur les sources doit être complété par « l'instinct actif » du chercheur – et non pas seulement sa raison-, au service d'une vision téléologique. La justification profonde de la téléologie dans l'histoire est humaine: elle est exigée par l'entendement et la sensibilité du chercheur qui y trouvent satisfaction. Certes, Schiller évoque de façon grandiloquente, à la fin de la leçon, le point de vue transcendant de l'Histoire, substantialisée, signifiant par là qu'il existe idéalement une unique vérité de l'histoire que les individus doivent s'efforcer de découvrir – et il a en cela, malgré l'éloge que lui prodiguera Nietzsche dans les *Considérations inactuelles*¹⁰, une conception non perspectiviste de la vérité historique. Mais, concrètement, l'histoire telle qu'elle s'écrit est inséparable du point de vue de l'historien: Schiller prolonge de façon

douces Asie et Afrique, les remplacent. Désormais fleurissent en Germanie et en Grande-Bretagne des cerises que seul le sol du Pont portait avant Lucullus, et des vignes et des oliviers, apportés d'Asie Mineure par des Phocéens en fuite, poussent sur la terre des Gaules. » Mais la conception du processus historique et de son orientation diffèrent clairement, malgré là aussi une grande proximité formelle(p.666): « D'où vient le progrès d'un peuple, la stagnation d'un autre, la rechute d'un troisième?(...) Quels événements, quel concours ou absence d'événements favorisa le progrès de l'humanité chez un peuple, l'empêcha chez un autre, le modifia chez le troisième et quatrième de telle et telle manière? L'histoire universelle [*Universalhistorie*], ou l'observation de l'enchaînement des grands événements du monde, résoudra cette question. »

⁹Le sens différent de la distinction agrégat/système chez Schlözer apparaît p.669: « On peut se représenter l'histoire du monde [*Weltgeschichte*] d'un double point de vue: soit comme un *agrégat* de toutes les histoires spéciales, dont la collection, si seulement elle est complète, et la juxtaposition constituent également déjà un tout dans son genre; soit comme un *système*, dans lequel le monde et l'humanité sont l'unité, et où quelques parties de l'agrégat, en rapport avec cet objet, sont sélectionnés pour leur caractère remarquable et ordonnés conformément à ce but. ».

¹⁰ cf Nietzsche, *Considérations inactuelles* II,6, Paris, Gallimard La Pléiade, p.537

originale ce thème courant dans l'historiographie de l'époque.

Cette place dévolue à la téléologie signifie que l'histoire ne saurait se réduire à un travail scientifique d'historien visant la restitution exacte du passé. A une époque où les critères de scientificité de l'histoire sont débattus, Schiller se positionne contre une approche qui serait exclusivement érudite et n'aurait d'intérêt que pour les membres de la profession. C'est pourquoi il n'est pas anodin que ce texte soit une *leçon*, destinée à un public de non-spécialistes - les cours d'histoire constituaient à l'époque une sorte de propédeutique. Mais à ce fait répond la propre conception de Schiller, selon laquelle c'est, en droit, à l'homme que l'histoire s'adresse et sur lui qu'elle veut agir. Il n'est pas insignifiant que le texte débute par une description de l'étudiant idéal, « tête philosophique » désintéressée que Schiller distingue du *Brotgelehrte* – littéralement « le savant du pain », néologisme désignant celui qui a un rapport utilitaire au savoir. Cette partie est loin d'être simplement rhétorique: Schiller pousse ses étudiants à se conformer à un modèle, de même que, à la fin de la leçon, il décrit les effets que l'étude de l'histoire universelle doit avoir sur eux; on y retrouve, généralisée, l'exhortation à abandonner le point de vue borné de l'égoïsme. La connaissance n'est donc jamais simplement théorique: elle suppose et produit à la fois un certain type d'homme plus accompli¹¹. Essentielle est donc la manière dont un savoir agit sur ses destinataires. L'importance du lien entre la nature du public et la forme de l'enseignement est d'ailleurs approfondie dans un texte de 1793 intitulé *Sur les limites nécessaires dans l'usage des belles formes*¹² et qui est une réponse à Fichte, en désaccord précisément avec Schiller sur la forme, belle ou non, que le savoir doit prendre. Schiller y distingue le style populaire, scientifique et le beau style. Le premier est requis là où le public n'est pas « préparé » et où « l'orateur », qui « ne peut supposer aussi chez eux que les conditions générales de la pensée et les impulsions générales de l'attention », livre alors « aussitôt en même temps les intuitions et les cas particuliers auxquels [les] concepts se rapportent, et laiss[e] à l'entendement de ses lecteurs le soin de former spontanément le concept à partir de ces cas particuliers »¹³: on retrouve là des caractéristiques de la partie descriptive de la leçon, riche en exemples et peu conceptuelle. Au contraire, dans le « style scientifique », « non seulement le contenu mais aussi sa présentation doivent être conformes aux lois de la pensée »¹⁴: ce style s'impose là où l'on s'adresse exclusivement à un public de savants, et ne saurait convenir aux yeux de Schiller à une

¹¹ On pourra retrouver des échos de cette description du savant et de ses affects jusque dans les *Considérations inactuelles* de Nietzsche (III,6), où celui-ci brouille la différence existant entre la « tête philosophique » et le *Brotgelehrte*.

¹² Schiller, « Sur les limites nécessaires dans l'usage des belles formes » in *Grâce et dignité (et autres textes)*, traduction Nicolas Briand, Paris, Vrin, 1998.

¹³ *Ibid.*, p.74

matière telle que l'histoire universelle où c'est à « l'homme » que l'on s'adresse. Enfin, le « beau style », qui met à la fois en éveil l'imagination et l'entendement, est recommandé là où l'orateur ne veut plus seulement, comme dans le style populaire, être didactique, mais éveiller un « intérêt supérieur ». Or la beauté du style est la première chose, qui, indéniablement, frappe tout lecteur de cette leçon. Schiller veut certes transmettre la « vérité » à ses étudiants, comme il l'affirme au début de la leçon; mais cette vérité se transmettra d'autant mieux par la beauté du style: en alliant le savoir et la beauté, on parvient à la totalité idéale. Cette harmonie entre l'intelligible et le sensible se retrouve dans l'effet que l'histoire doit provoquer: Schiller, enseignant et orateur tout à la fois, cherche, autant qu'à éclairer l'entendement par la vérité, à éveiller « l'enthousiasme » du cœur, et vise une certaine formation intérieure de l'homme, qui ne saurait cependant être séparée d'une finalité pratique. L'intérêt de l'orateur usant du beau style est en effet « de rendre pratiques, aussi vite que possible, les connaissances qu'il propage »¹⁵ : or la leçon inaugurale s'achève précisément sur l'exhortation à une action par laquelle l'individu transmettrait quelque chose à l'ensemble de l'espèce humaine. Par-delà l'ennoblissement de l'individu, le développement de son entendement et l'éveil de son enthousiasme, Schiller a en vue la formation de l'humanité en général, comme succession de générations.

En nous livrant une vision d'ensemble de l'histoire, en nous invitant à réfléchir sur ce que nous devons au passé, l'histoire universelle rend davantage conscient de notre situation présente et, par cette compréhension de soi qu'elle procure, élargit le jugement et éclaire l'action. Mais on est loin du cadre de l'*historia magistra vitae*, où l'histoire livrait des enseignements concrets, répétables à l'envi quand des circonstances analogues se présentent, et en vue d'une action pragmatique où prime l'intérêt de l'individu. Au contraire, l'histoire universelle appelle à une action qui, consciente des limites imparties aux individus, vise à accomplir la téléologie dont la possibilité est apparue dans l'enseignement de l'histoire universelle; elle a quelque chose d'exaltant et de sacrificiel, la téléologie exigeant le sacrifice de chaque génération à la suivante. La pertinence du titre de la leçon inaugurale apparaît ainsi: on ne saurait séparer le contenu de l'enseignement de l'histoire universelle de l'effet qu'il doit produire sur le public et partant, dans l'histoire comme cours des événements - c'est-à-dire une action éclairée, orientée et rendue plus libre par la conscience de l'histoire que fournit cette discipline. A cet effet pratique concourent à la fois le beau style de l'enseignement et son contenu rendu exaltant par la téléologie. La leçon, qui allie ces éléments dans une très grande cohérence, se signale elle-

¹⁴*Ibid.*, p.73

¹⁵*Ibid.*, p.78

même comme un exemple de la totalité harmonieuse recherchée par Schiller.

Il faut cependant noter que ce lien nécessaire entre les composantes de la leçon – nature du public, style employé, contenu et finalité de l’enseignement - ne constitue qu'un moment de la pensée de Schiller. Très vite, en partie par l'apparition de nouveaux centres d'intérêt, en partie sans doute sous l'influence des événements révolutionnaires qui provoquent chez lui désillusion et le poussent à une certaine résignation – rappelons que la leçon inaugurale fut tenue en mai 1789 -, l'histoire universelle cesse d'être pour lui la discipline par laquelle l'homme saisit de façon cohérente les événements du monde et s'accomplit en sa totalité. Il incline en faveur d'une plus grande exactitude scientifique dans l'étude de l'histoire, parce qu'il ne croit plus possible de projeter dans celle-ci une quelconque forme de téléologie, et particulièrement de transposer une finalité biologique dans l'histoire, ainsi qu'il l'écrit dans le texte *Sur le sublime* publié en 1794: “Toutes les tentatives de bonne foi de la philosophie de faire coïncider ce que le monde moral *exige* avec ce que le monde effectif *réalise* sont récusées par les énoncés de l'expérience, et autant la nature s'oriente ou semble s'orienter de bonne grâce dans son règne organique sur les principes régulateurs du jugement, autant dans le règne de la liberté elle arrache furieusement la bride à laquelle l'esprit spéculatif aimerait bien la mener prisonnière”¹⁶. La liberté de l'homme ne s'accorde plus avec la finalité, mais se manifeste plutôt par une absence de liaison entre les choses. L'histoire perd par là ce qui faisait sa substance dans la leçon inaugurale: l'homme, incapable de comprendre et de lier ses phénomènes, renonçant par là à avoir un point de vue unifiant sur elle, s'épuise en une contemplation muette du cours de l'histoire dans ce qu'il présente de sublime. Schiller ne croit plus que la discipline de l'histoire universelle puisse accomplir la finalité pratique qu'il lui assignait dans la leçon inaugurale – la contemplation de l'histoire ne nous pousse plus à agir, mais à prendre conscience de notre nature spirituelle, dans une perspective morale. Cela ne signifie pas, bien entendu, que les événements perdent en eux-mêmes leur intérêt et que la discipline historique étant impuissante à leur donner une finalité, il ne reste plus rien à en dire: les drames “historiques” sont là pour en témoigner ; le point de vue du poète dramatique prend le relais de celui de l'historien. Même dans les *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*, où Schiller expose un processus de formation de l'homme, ce n'est plus la discipline historique qui sert de vecteur à cette attente ; l'anthropologie et les enseignements de l'esthétique servent ici de fil conducteur, plutôt qu'une enquête, orientée par le point de vue de l'historien, sur le cours de l'histoire.

De fait, Schiller s'est donc assez rapidement détourné de l'histoire universelle pour se

¹⁶Schiller, « Sur le sublime » in *Grâce et dignité*, trad. citée.

consacrer plus intensément à la poésie et au théâtre, qui, davantage que l'histoire et même que la philosophie, sont apparus comme le lieu de l'harmonie et de l'unification des tendances humaines. La discipline historique, parallèlement, a suivi un chemin qui l'a détournée de la conception de l'histoire développée dans la leçon inaugurale. Avec l'apparition, au début du dix-neuvième siècle, de nouvelles normes scientifiques et d'une école "historiciste" très critique envers l'historiographie de la période précédente, le renom de Schiller comme historien a quasiment disparu, quand bien même certains historiens tels que Droysen ont pu ponctuellement lui rendre hommage. Cette leçon inaugurale mériterait pourtant d'être relue, ne serait-ce que pour l'importance que Schiller et le public de l'époque lui accordèrent. Elle constitue une synthèse originale de ce que l'*Aufklärung* a produit en termes de pensée de l'histoire: on y trouve la tentative, en particulier, de concilier l'approche kantienne sur la téléologie et le travail empirique d'historiens de profession; une réflexion sur le point de vue de l'historien et la finalité pratique de la discipline, à l'échelle de l'humanité; cette forme d'écriture enfin qui laisse une place à la beauté dans la présentation du savoir. Il nous semble que la leçon doit être lue à cette aune, et non en y voyant une préfiguration des "philosophies de l'histoire" ou une tentative dépassée par "l'historicisme". La leçon de 1789 signale également un moment de la pensée de Schiller, en quête de la totalité par où l'homme pourra enfin, en s'harmonisant, s'accomplir.

Après avoir insisté sur l'importance de la beauté du style, chargée de transmettre la vérité, on ne peut que souligner la difficulté de concilier beauté et exactitude dans la traduction. Adolphe Régnier, qui le premier traduisit, au XIXème siècle (1869-1873, Hachette) cette leçon, avait su en restituer la beauté; mais c'était au prix, nous semble-t-il, de certaines inexactitudes que nous espérons avoir évitées. Nous avons été grandement aidés, dans cette tâche, par M. Bertrand Binoche et M. Christian Bonnet, auxquels vont ici tous nos remerciements.

Signalons, pour finir, que nous avons mis en notes les termes allemands entre crochets quand nous jugions qu'il s'agissait d'un terme important ou dont la traduction posait problème.